

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706 - 1973)

NOUVELLE SERIE

TOME 4 - 1973

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

ET LETTRES

DE MONTPELLIER

1973



MONTPELLIER

1973

RECEPTIONS ACADEMIQUES EN 1973

Séance publique du 29 janvier 1973

RECEPTION de M. Vincent BAUZIL

M. Claude Romieu, Président la séance prie M. Vincent Bauzil, élu membre de l'Académie dans la Section des Sciences, le 31 janvier 1972, succédant à M. le Professeur Paul Cristol, décédé, de lire son remerciement.

Monsieur le Président,

Mesdames,

Messieurs,

Je suis très sensible à l'honneur que vous me faites en m'invitant à siéger parmi vous, mais aussi plein de scrupules.

Je ne me dissimule pas, en effet, que minces sont mes mérites et qu'aucun de ceux que pourraient me trouver des amis bienveillants n'est de nature à donner titre à une telle distinction.

Pour moi, homme de spécialité très concrète, la richesse de votre culture et la finesse de votre esprit sont sources d'enchantement et d'enrichissement mais aussi termes de comparaison d'où découle un sentiment de confusion, celui-là même que l'on éprouve à recevoir plus que l'on ne donne.

Si j'ai publié un traité d'hydraulique appliquée et collaboré à diverses revues spécialisées, ce ne sont là qu'écrits de technicien et non œuvre de savant.

J'aurais aimé me consacrer à la recherche mais le goût de l'action l'a emporté.

Confronté dès le début de ma carrière avec des problèmes concrets, j'ai passé ma vie à construire, ayant eu la chance de participer à la réalisation de grands

aménagements hydrauliques et la satisfaction d'édifier ce que j'avais projeté.

Je réalise aujourd'hui — non sans mélancolie — que la place donnée par moi à la Technique a été trop exclusive. Il est heureusement des hommes — et le professeur Cristol dont je vais maintenant évoquer la mémoire a été de ceux-là — qui ont su tenir un plus juste équilibre entre les exigences parfois déssechantes d'une vie professionnelle spécialisée et l'application passionnée à prendre du savoir des hommes et de leurs œuvres une vue générale toujours plus étendue.

De mon prédécesseur je ferai un éloge sincère mais sans flagornerie, dans le respect de la vérité que l'on doit à un homme de sa stature, dont un des traits de caractère était d'ailleurs de mépriser la flatterie.

Paul Cristol est né le 15 mars 1899 à Saint-André-de-Sangonis. Il était issu d'une famille languedocienne de cinq enfants. A ses débuts dans la vie il ne semble pas qu'il ait grandi, comme tant d'autres, dans la douce ambiance d'un foyer familial. Il fut mis en nourrice à la campagne comme ses frères et sœurs. Le père, docteur en médecine, très absorbé par sa profession dont l'exercice exigeait alors de longs déplacements à cheval, ne pouvait consacrer à sa famille tout le temps qu'il aurait souhaité lui donner.

Durant son enfance le jeune Cristol passait régulièrement une grande partie de ses vacances d'été à Meyrignac dans le Lot chez un oncle curé de cette paroisse. Cet oncle avait pour lui une grande affection et lui témoignait beaucoup de sollicitude. Il s'attachait à le distraire, à le rendre sensible aux beautés de la nature et à lui faire découvrir la noblesse de caractère et la fraîcheur de sentiments que l'on trouve, sous une apparente rudesse, chez la plupart des paysans.

Ces vacances d'été à la campagne lui avaient laissé un souvenir lumineux qu'il se plaisait à évoquer.

Après de brillantes études secondaires, il conquiert rapidement le baccalauréat ès-Lettres et s'inscrit très jeune, à 17 ans, à la Faculté de Médecine. Il y soutint dès 1922 sa thèse de doctorat consacrée à la physio-pathologie du zinc, étude très remarquée qui lui valut la mention "très bien" et les félicitations du jury.

Il s'orienta alors, sous l'impulsion du professeur Derrien, vers le Laboratoire et la chimie biologique, discipline à laquelle il devait consacrer toute sa vie.

Il fut nommé chef de Laboratoire de chimie en 1920, puis chef de travaux pratiques en 1923.

Le 5 juillet 1930, après un brillant concours, il fut agrégé de chimie médicale et moins de trois ans plus tard il devint, à l'âge de 33 ans, le plus jeune professeur titulaire de la Faculté de Médecine de Montpellier, où il succéda au professeur Derrien, son Maître, dans la chaire de chimie biologique.

Durant plus de trente ans, il devait dispenser un enseignement d'une grande clarté, parfaitement adapté aux exigences de la formation du médecin, faisant nettement le départ entre le certain sur lequel il bâtissait, le probable sur quoi il appelait l'attention et le spéculatif qu'il n'écarterait pas mais dont il demandait instamment que le caractère aléatoire ne soit pas perdu de vue.

Son œuvre scientifique est considérable.

Après sa thèse de doctorat il poursuivit jusqu'en 1930 l'étude de la physio-pathologie du zinc, identifiant avec le professeur Derrien la zinco-porphyrinurie. Les recherches sur la crase azotée sanguine qu'il entreprit en collaboration avec le professeur Jeanbrau puis avec les professeurs Puech et Monnier mirent en évidence l'importance clinique de la polypeptidémie, soulignant son intérêt pour le pronostic des néphrites.

Il avait pris en 1930 la direction du Laboratoire de chimie de l'Institut Bouisson Bertrand. C'est à ce dernier titre que j'eus l'occasion sinon de le connaître personnellement — et je le regrette vivement — du moins de rompre avec lui quelques lances à propos de l'alimentation en eau de Montpellier. J'étais alors directeur des études et travaux de la Compagnie du Bas-Rhône Languedoc à qui la Ville, pour pallier le manque d'eau dont elle souffrait cruellement avait demandé de lui fournir un débit de 250 l/sec. Il s'agissait d'eau issue du Rhône et des divergences de vue s'étaient alors manifestées sur la convenance de ces eaux pour l'alimentation humaine, divergences auxquelles une publicité et un ton passionné avaient été inopportunément donnés.

Dès le début de son professorat, soucieux de faciliter le travail de ses étudiants, Paul Cristol avait publié un "précis de chimie biologique" dont les multiples éditions ont affirmé toute la valeur. Ce remarquable ouvrage bénéficie encore d'une large audience malgré l'évolution rapide de nos connaissances dans cette discipline.

Il n'est pas douteux que, dans le domaine de la biochimie, le professeur Cristol a fait œuvre personnelle. Il a efficacement contribué au perfectionnement de cette science, encore hésitante au moment où il est entré à la faculté, et qui connaît

aujourd'hui un énorme développement, au point que, cessant d'être l'exclusivité du biochimiste, elle exige du biologiste qui s'y consacre d'être tout à la fois chimiste, physicien, morphologiste, physiologiste, immunologiste et virologue.

Et l'on peut dire que, dans l'analyse fine des phénomènes vitaux, elle a progressé jusqu'aux limites au-delà desquelles c'est le mystère de la création et non plus la créature qui est en cause.

Dès le début de l'occupation, son patriotisme, son amour de la liberté, déterminèrent Paul Cristol à s'engager activement dans la Résistance suivant l'exemple de Jean Moulin auquel l'attachait une solide amitié née au temps de ses études. Il devint un membre actif du Front National de Libération participant en tant que médecin à la direction de ses comités intellectuels.

Fuyant les honneurs (il avait refusé le ruban rouge et reçu modestement — on pourrait presque dire par discipline — les distinctions propres au corps médical et enseignant), il était par contre légitimement fier de la médaille de la résistance avec citation à l'ordre de la Division et de la croix de guerre à étoile d'argent que lui avait valu son attitude courageuse.

Après la guerre il fut, sur la liste du Front de Libération Nationale, élu conseiller municipal de Montpellier. Il devait le rester une dizaine d'années, prenant une part active à l'administration de notre Cité notamment dans le domaine de l'hygiène.

Contrairement à l'opinion généralement répandue, le professeur Cristol n'était pas inscrit au parti communiste. Il avait d'ailleurs un caractère trop indépendant pour pouvoir se plier à la discipline qu'une telle appartenance lui aurait imposée. Ses idées étaient de gauche, en harmonie avec son tempérament généreux et sensible, mais il était trop jaloux de sa liberté pour ne pas respecter celle d'autrui.

Son comportement dans la vie, comme son caractère, étaient assez curieusement faits de contraires et l'idée sans nuance qu'une observation superficielle ou fugace aurait conduit à s'en former eut été particulièrement trompeuse.

- Il paraissait abrupt dans ses jugements, véhément dans ses propos, et il était pourtant un homme modeste et familier.
- Son apparente sévérité et les rebuffades qu'essuyaient parfois ses interlocuteurs dissimulaient mal une certaine timidité, un grand cœur, une chaleur d'affection et une fidélité de sentiment dont ceux de ses anciens élèves qui

ont régulièrement suivi ses cours pourraient témoigner.

- Intellectuel avide de culture et profondément humaniste — il connaissait par cœur des textes grecs et latins et même bibliques — il semblait éprouver une grande satisfaction à se vouloir exclusivement rationaliste
- Peu conformiste, affectant une certaine désinvolture à l'égard des règlements et de la hiérarchie, il avait cependant souci d'ordre et de rigueur. Jaloux de ses prérogatives, il n'est pas douteux qu'il aurait difficilement supporté l'esprit de contestation qui règne actuellement chez les étudiants.
- Socialiste, ouvert aux idées d'association visant à l'émancipation morale et au mieux-être matériel de l'homme, il n'en était pas moins, par bien des côtés, traditionaliste, autoritaire et individualiste, n'ayant par exemple accepté que très tardivement d'adhérer à la coopérative de Montagnac où il avait une propriété.
- Il admettait parfois difficilement la contradiction et paraissait entêté dans ses jugements et il savait pourtant se montrer compréhensif et tolérant des idées qui n'étaient pas les siennes, dans quelque domaine que ce soit : scientifique, politique ou religieux.

Les dernières années de sa vie furent particulièrement pénibles. Contraint par la maladie de cesser dès 1966 de dispenser son enseignement, il se replia peu à peu sur lui-même, la mort, qui le menaçait, lui ayant déjà ravi les quelques amis fidèles avec lesquels il avait plaisir à se retrouver au café Riche où sa physionomie était familière. Ne trouvant la résignation nécessaire qu'en lui-même, dans l'affection de sa femme et de son fils et peut-être aussi dans le souvenir inexprimé de la connaissance de Dieu qu'il gardait de son enfance, il supporta courageusement les mutilations successives auxquelles il dut se soumettre. Devenu pratiquement aveugle, il mourut le 10 octobre 1970.

Tel fut Paul Cristol.

Il eût, comme tous les hommes, ses qualités et ses défauts mais, alors que chez la plupart d'entre nous qualités et défauts affectent des traits de caractère distincts, ils se trouvaient en lui comme superposés en un élément caractériel comportant à la fois son bon et son mauvais côté, ce qui ne laissait pas de faire de lui un personnage assez déroutant.

Sans doute était-ce là une manifestation épidermique de complexes profonds dont il souffrait. Mais au total ses qualités éminentes l'emportaient et de très loin sur ses défauts superficiels et passagers.

Il ne dût sa réussite qu'à ses seuls mérites et il fut sans doute allé plus loin dans le succès si ses ambitions ne s'étaient pas nourries de son seul travail.

Il fut un homme droit, un homme de haute conscience et de grande modestie, faisant passer les devoirs de sa charge bien avant ses intérêts personnels, ne balançant pas sur le parti à prendre quand ses devoirs et ses intérêts étaient en opposition, n'exploitant jamais à son bénéfice, quand ils étaient compatibles, les succès marqués dans l'accomplissement des premiers.

Homme de science et de laboratoire, il eut pu n'avoir d'autre passion que la recherche et — à une époque où elle était encore œuvre personnelle — traverser la vie sans s'y mêler. L'homme sensible qu'il était, sous des dehors parfois bourrus, ne pouvait se satisfaire de ce tête à tête avec le concret matériel. Il fut donc un homme engagé :

- engagé dans la transmission du savoir à ses jeunes élèves,
- engagé dans la défense des libertés humaines,
- engagé dans l'action sociale.

Figure originale et attachante que celle du professeur Cristol dont il importait de mettre en lumière les éminentes qualités professionnelles et humaines sans taire les quelques défauts, l'ombre légère de ceux-ci ne faisant qu'augmenter l'éclat de celles-là.

Je me plais à penser que l'homme de bien qu'il fut sur terre ne sera pas oublié du Dieu miséricordieux et que l'oncle de Meyrignac qui l'aimait tant lui a, dans les dernières minutes de sa vie, montré la voie du Paradis comme il lui avait, dans son enfance, montré celle de la charité et de l'amour des hommes.

REPONSE de M. Etienne SICARD

Monsieur,

Les solennelles séances de réception de l'Académie ont été, depuis longtemps, considérées avec un peu d'appréhension par notre Section des Sciences, si bien qu'elle laissait une certaine latitude à ses nouveaux membres pour choisir une investiture moins officielle.

Craignait-elle les étourderies d'un savant Cosinus qui apporterait à cette Tribune ses feuilles de calculs au lieu du texte de son discours ! Redoutait-elle de sèches et inévitables énumérations de termes techniques, aussi difficiles à prononcer qu'à comprendre, qui pourraient évoquer pour certains de nos Collègues une découverte remarquable mais qui, pour beaucoup d'entre-nous, frôleraient le pédantisme ou l'hermétisme. Peut-être pensait-elle que l'éloquence de ses membres, plus habitués à parler aux chiffres qu'à un auditoire choisi, souffrirait de la comparaison avec l'aisance des Hommes de Lettres, Maîtres du Barreau, Doyens et Professeurs qui nous entourent.

Cependant, le souvenir de ceux dont nous occupons le fauteuil et qui bien souvent avaient autant de modestie que de mérites, se doit d'être souligné plus longuement, et avec plus de cœur et de sensibilité que dans un simple article nécrologique de journal.

C'est pourquoi, Monsieur, nos remerciements pour le brillant éloge que vous venez de faire de votre prédécesseur vont bien au delà de la simple courtoisie.

Sur un terrain qui ne vous est pas habituel, vous avez fait face avec un sourire de psychologue et un fin talent d'orateur, aux grands titres des journaux et aux feux de la rampe devant l'élite Montpelliéraine, et sous le regard bienveillant mais légèrement interrogateur de vos anciens, se demandant :

Que nous réserve ce nouveau collègue ?

Vous êtes passé à Polytechnique et vous y avez subi, comme dans les grandes écoles, brimades et examens. Ici aussi, c'est la rançon de l'admissibilité, le péage pour l'immortalité.

Comme vous avez su si bien le faire ressortir pour le professeur Cristol, les esprits d'élite ont une richesse intérieure insoupçonnée. Ce sont comme des diamants bruts sous leur gangue. Un coup de meule et c'est une brillante facette qui

se dévoile et scintille et qui, derrière l'éclat de la façade, permet de découvrir le cœur.

Qui de nous, dès sa jeunesse, n'a manifesté des dons évidents dans les domaines les plus variés : musique, art, poésie, sport, amour de la nature, goût de la politique... mais n'a dû abandonner ces activités considérées comme mineures, car elles permettent rarement d'y trouver un gagne-pain. Et pourtant elles constituent souvent le côté ensoleillé de la vie, la face sud de l'existence.

Comme son professeur l'avait félicité de ses dispositions et lui avait promis d'en faire en quelques années un champion, l'un d'entre-nous avait rêvé de se consacrer au Tennis.

Un autre, le jour où un frais minois lui fit fleurir le cœur écrivit un poème, ma foi fort bien tourné, et qui aurait pu avoir une très belle suite.

Et celui-là qui avait gagné un concours d'éloquence s'est consacré à l'usine familiale.

Croyez-vous au hasard de la vie ?

Je crois, et vous en serez le meilleur exemple tout à l'heure, à la possibilité de s'orienter suivant sa volonté, de s'engager dans la carrière de son choix et aussi d'ajouter aux occupations du métier des à-côtés variés, aussi passionnants qu'enrichissants.

Dans une certaine mesure, nous nous trouvons à l'ouverture de la vie comme des enfants devant une palette de peintre et des tubes de couleurs alignés à l'infini sur l'étagère. Il y a là des dizaines de jaunes, des vingtaines de verts tous différents. Nous en faisons jaillir les couleurs et les rubans s'allongent sur la palette faisant pâlir l'arc-en-ciel, multipliables en mélanges infinis et nous faisant rêver de teintes admirables.

Est-ce là le rouge incarnat qui fait éclater en feux d'artifice les chapeaux de fleurs de Renoir ?

Serait-ce ici le vert de chaud velours des robes d'infante de Vélasquez ?

Arriverais-je à retrouver le gris bleuté de ce regard envoûtant qui m'a poursuivi jusqu'à la porte du Musée ?

De cette immense possibilité de création, de toutes ces couleurs, que nous reste-t-il ?

Par paresse, pour l'heure à arracher au sommeil, pour l'effort à fournir un dimanche, nous avons abandonné les leçons ou l'entraînement qui nous aurait permis de devenir un artiste ou un champion.

Par peur de nous écarter d'une vie déjà tracée, d'affronter certaines critiques familiales, nous avons reculé devant le choix d'une carrière qui comportait des nouveautés et une inconnue et nous avons suivi une monotone route toute droite entre deux grands murs de pierres sèches.

Par manque de confiance en notre étoile, nous avons laissé passer l'occasion d'exploiter des dons naturels qui se sont flétris lentement comme les fleurs du cimetière au lendemain d'un 2 novembre.

Ainsi, de cette riche palette, si prometteuse, nous n'avons utilisé que de rares couleurs.

Je m'étais voué personnellement au bleu marine pour y poser ensuite une touche de vert de vignes.

Le Professeur Cristol lui, avait choisi le rouge, aussi bien pour la belle robe de sa carrière officielle que pour ses activités de doublure sociales et politiques.

Vous, Monsieur, vous avez opté pour le bleu cru d'Outre-Mer qui s'est ensuite adouci dans l'eau de nos lacs et de nos rivières de France.

Mais commençons d'abord par votre jeunesse.

Enfant de l'Aude, du village de Couiza, vous avez fait vos études à Carcassonne et vous avez passé vos deux baccalauréats à Montpellier en 1919 et 1920. C'est sans doute une mention Très Bien à ce dernier examen qui vous valut d'être envoyé à Paris au Lycée Janson de Sailly pour y préparer les Grandes Ecoles.

Reçu à la fois à Normale Supérieure et à Polytechnique, avec le même rang de 7ème, vous avez choisi cette dernière école, et déjà devait se manifester en vous ce sens de l'action et de la création qui vous faisait délaisser le professorat pour un métier plus concret.

Sorti dans le corps des Ponts et Chaussées, vous avez été affecté au 2ème Génie à Montpellier pour votre Service Militaire, et envoyé au Maroc, en 1925, pendant la guerre du Rif, dans la région de Taza où, loin des exercices quotidiens d'une garnison, vous avez eu à construire des pistes en faisant le coup de feu, à organiser en même temps travail de construction et travail de défense.

Ce n'est pas étonnant dès lors, qu'en sortant de l'Ecole des Ponts en 1927, vous ayez demandé, bien que reçu ingénieur métropolitain, à être affecté en Indochine dans une carrière outre-mer qui était alors dédaignée par les majors de promotion.

Vous me disiez que votre père y avait servi dix ans, de 1890 à 1900, dans l'Administration des Postes, et qu'il en avait gardé une certaine nostalgie.

En apportant dans chaque foyer des images vivantes de tous les pays, la Télévision nous ouvre maintenant sur tous les grands problèmes du monde. Cela

n'existait pas du temps de votre jeunesse. Il fallait aller chercher au loin des civilisations, des mœurs, des champs d'action plus variés pour y acquérir une expérience et un sens humain que seul l'âge pouvait alors nous apporter ici avec la lenteur d'un balancier d'horloge.

Peut-être ces rivages du Pacifique qui sont presque pour nous les pays où l'on marche la tête en bas étaient-ils et sont-ils encore par leur culture si ancienne et si originale le coin du monde où le choc est le plus fort et le plus productif.

Vous êtes resté trois ans en Indochine à un moment où la France y consacrait de très larges crédits d'investissement, la plupart réservés à l'Infra-structure, c'est-à-dire au service des Travaux Publics auquel vous étiez affecté.

Combien je comprends votre enthousiasme pour la liberté, les responsabilités et les énormes moyens d'action que vous offrait votre nouveau poste.

Dans ce pays encore peu développé, que ne pouvait faire et avec quelle griserie un jeune ingénieur de votre talent dont le dynamisme, le sérieux et les capacités avaient eu aussitôt le champ libre.

Chef des Travaux Publics à Nhatrang au Sud-Annam, puis à Vinh au Nord-Annam, où on vous avait confié en outre le secteur d'hydraulique agricole, vous avez construit de nombreux ponts de la route Mandarine, la rocade de Banmethuot à Pleiku et les voies de pénétration vers les hautes régions.

Quelle joie de parcourir ces montagnes habitées par les Tribus Moïs. Chassées autrefois des riches plaines par les Annamites, elles restaient indépendantes et fières, mais accueillantes pour les Français dans leurs villages sur pilotis blottis dans les clairières.

Certains de leurs chefs, lors de ces randonnées, affirmaient ne pas avoir vu de Blancs depuis plus de six ans, et je suppose que vous avez dû découvrir à cette occasion dans ces régions où culminent les plus hauts sommets de l'Annam ces paysages admirables de torrents clairs, de bosquets d'immenses bambous frissonnants et de forêts sombres aux arbres élancés portant comme des nids des orchidées sauvages.

Nous étions réveillés le matin par les cris aigus des paons juchés aux alentours, si haut qu'ils ne craignaient rien et dont le groupe s'envolait lourdement à l'aurore dans le jaillissement multicolore de leurs longues plumes.

Paysans ou paysannes désignés par le chef du village transportaient sur le dos notre matériel, montant et descendant la piste étroite devant nous au rythme de leurs pas souples, tandis que nous suivions avec appareil photo et carabine de chasse.

Je n'ai goûté de tout cela qu'au hasard des escales ou des permissions.

Vous, ce fut votre vie de tous les jours, et si votre arsenal comportait surtout théodolite et panneau de triangulation, vous avez pu, bien mieux que moi,

connaître et apprécier ces pays attachants.

Par la suite, vous êtes descendu des montagnes pour construire le barrage de Doluong sur le Song Ca ouvrant à l'irrigation toute la plaine côtière de Vinh, et c'est là qu'a dû naître l'intérêt que vous avez porté depuis lors à l'Agriculture.

Rentré en France en 1931, vous avez été nommé à l'Office du Niger comme adjoint au Directeur Général Belime.

Vous avez ainsi construit le barrage de Sansanding sur le Niger, une immensité à l'échelle du pays de 2 600 mètres de long, avec 16 passes de 55 mètres pour alimenter le réseau d'irrigation.

Vos résultats ont été si brillants que vous êtes devenu ensuite vous-même Directeur Général et à votre rôle initial de Technicien se sont ajoutées toutes les responsabilités de cet office qui était en fait un véritable gouvernement, car tout était à faire : cela n'était pas pour vous effrayer.

Avant de mettre en état les terres incultes, il fallait les débroussailler, les aplanir, créer les chemins d'accès et les canaux d'arrosage.

Construire villages et bâtiments d'exploitation pour peupler ces régions désertes.

Favoriser l'immigration des Tribus Bobos et Mossi qui vivaient médiocrement dans des régions peu favorisées et leur assurer une assistance médicale.

Fournir le cheptel dont ils avaient besoin avec surveillance vétérinaire. Distribuer les semences sélectionnées de riz, de coton et d'arachide, envoyer les conseillers agricoles nécessaires, ramasser les récoltes, s'occuper de leur traitement, prévoir leur écoulement.

Certes, il est courant à l'heure actuelle d'attribuer au mot colonialisme un parfum d'oppression et de calcul égoïste et de représenter les envoyés de la France comme des hommes aux dents longues à la remorque des grandes sociétés capitalistes.

Pourtant, lorsque le Directeur Général Belime et vous-même avez projeté de mettre ainsi en culture plus d'un million d'hectares de terres incultes dans le delta intérieur du Niger, vous auriez mérité plutôt le titre de bienfaiteurs.

Nous concevons difficilement l'énorme travail de main-d'œuvre, d'organisation et de surveillance assidue que représentait l'exécution de ce projet qui embrassait tous les problèmes de la vie, et lorsque vous vous plaignez d'être trop technicien et spécialiste, je vous répondrai qu'un spécialiste des barrages qui, au bout de la toile d'araignée de ses grands pylones électriques fait surgir les usines, qui

crée et anime les villages, qui féconde la terre, est en réalité un homme bien complet, ce que nous pourrions appeler un humaniste de la technique.

Il y a deux ans, nous évoquions dans cette même salle la belle réussite de l'aménagement du Languedoc-Roussillon. Mais quel qualificatif pourrait-on employer pour ce royaume du Niger où l'œuvre sociale et humaine ne s'est pas dissociée de l'œuvre technique et a mené à l'indépendance, mais à une indépendance prospère et équilibrée ce pays du Mali.

Ne seriez-vous pas la graine qui l'a conduit plus tard au jumelage avec le diocèse de Montpellier ?

En 1945 vous êtes parti au Maroc où vous deviez rester dix ans comme grand responsable de l'hydraulique et de l'électricité. C'était le moment où, à la fin de la guerre, en marche vers une réelle indépendance, le Maroc s'équipait en énergie électrique et mettait ses terres en valeur. Il y avait une œuvre immense à accomplir, d'assainissement, d'irrigation, de construction de nombreux barrages dont l'énumération serait trop longue et dont je citerai seulement ceux du Binet Ouidane et Mechra Homadi. Vous avez teinté de bleu et de vert la carte du Maroc.

En 1955, lors de la création de la Compagnie du Bas-Rhône Languedoc, vous avez été appelé à réaliser tous ses travaux d'infrastructure : ouvrage de prise du Rhône, station de pompage de Pichegu, barrage d'Avène et du Salagou.

Ceci a permis l'irrigation des plaines côtières et la fourniture d'eau aux villes dont Montpellier, et aux industries dont la Mobil-Oil de Frontignan.

Cette réalisation est loin d'avoir épuisé toutes ses possibilités et demeure un facteur très important pour l'avenir urbain, agricole et industriel de notre région.

Mais il y a une autre réussite dont on parle moins.

Bien que j'en sois une de vos victimes, puisque les eaux du Salagou ont enseveli une propriété de famille, je peux aussi mettre à votre actif la création d'un paysage qui emprunte à la palette de notre enfance ses plus belles couleurs : les ocres rouges des ruffes, le vert des pâturages, l'or des genêts en fleur. Quant à ce vieil aqueduc de pierre, patiné par le temps, que des ancêtres précurseurs de votre hydraulique avaient fait construire il y a plus d'un siècle, le voici, à demi-émergé des eaux, qui se reflète dans la surface du lac au milieu des tons vifs de la nature. C'est maintenant devenu grâce à vous un des plus jolis coins de l'Hérault. Comme une femme ne se persuade de son charme que dans la lecture de son miroir ou dans le regard de ses admirateurs, un beau paysage prend toute sa valeur dans le lac où il se reflète.

Pour les dernières années de votre carrière, vous êtes revenu dans votre corps des Ponts et Chaussées comme Inspecteur Général de Navigation. Certes, c'est

de la Marine d'eau douce, mais les crues de nos rivières cévenoles rivalisent avec les plus grandes tempêtes de Méditerranée, et votre zone d'action s'étendait du Gard au Roussillon et de la Bidassoa à la Sèvre Niortaise.

Sans se comparer à l'Empire du Niger, vous aviez encore là un beau royaume où vos titres et votre compétence vous valaient de faire partie de tous les organismes nationaux de plans et de décision, notamment le comité technique permanent des barrages.

Mais ceux qui vous approchaient ignoraient que vous étiez l'un des six Inspecteurs Généraux de Navigation de France et une des personnalités les plus éminentes de l'hydraulique.

Vous nous rappelez l'un de nos collègues si discret et simple lorsqu'il parlait de ses occupations, Monsieur François Hue. Si bien que nous puissions le connaître, nous n'avons compris qu'après sa disparition tout ce qu'il représentait sur le plan national et même international dans les domaines de l'ornithologie et de la protection de la nature.

Créer, c'est le but intime de tout être, peut-être pas pour laisser derrière soi dans un élan d'orgueil une descendance humaine, un palais de pierre ou une découverte matérialisée par une statue et une plaque.

Dans son désintéressement, le vrai esprit de création me semble plaisir et achèvement en soi, et contient sa propre récompense.

Je suis sûr, Monsieur, qu'au terme d'une carrière officielle si bien remplie, les honneurs, félicitations, titres et décorations que vous avez reçus ne conservent pour vous que peu de valeur, et que votre vraie joie est, en vous retournant, de contempler simplement votre œuvre.

L'attachement que vous conservez toujours pour votre Indochine, votre Niger, votre Maroc et votre Sud France en est bien la preuve.

Vous nous disiez modestement que vous n'aviez pas publié de livre ni fait de la recherche, mais je pense que ce n'est pas toujours signe de talent et que vous avez fait mieux.

Vous n'êtes pas homme à vous arrêter. Vous prenez ce qu'on appelle une retraite. C'est un moment béni où chacun peut retrouver dans son grenier la palette de son enfance. Bien des tubes se sont séchés, mais il en reste encore assez pour réaliser enfin des rêves enfouis et se permettre de vivre une deuxième fois.

Il doit y avoir un fond de vérité dans ce Bouddhisme dont nous sommes tous deux un peu imprégnés et qui nous réserve des réincarnations.

Comme vous avez invoqué tout à l'heure le Dieu des Chrétiens, j'appellerai le Grand Sage d'Extrême Orient afin qu'il vous réserve, pour vous et pour notre joie, une deuxième vie avec autant de réalisations, de succès et de bonheur.

Avant de lever la séance, M. Claude Romieu, Président, prononce les mots suivants :

Madame,

Mes Chers Collègues,

Mesdames,

Messieurs,

Les circonstances me placent à nouveau dans ce fauteuil Présidentiel où me laisse pour un instant le Capitaine de Vaisseau Sicard, notre Président, en accueillant Monsieur Bauzil au fauteuil de Monsieur Cristol, dans la Section des Sciences de notre Compagnie.

L'éloge de Monsieur le Professeur Cristol, dont je fus l'élève en 2ème année de médecine au cours de chimie biologique en 1935, peu après son accession à la chaire laissée vacante par le départ du Professeur Derrien, m'a rappelé de lointains souvenirs universitaires.

Il est vrai que le "Précis de Chimie Biologique" fut un livre essentiel entre les mains des étudiants comme des savants chimistes de cette époque, presque "héroïque", de la chimie biologique.

Elle apportait alors à la clinique médicale une aide des plus précieuses dans l'étude des phénomènes intimes de la pathologie humorale.

Depuis, quel chemin parcouru ! On pourrait presque dire que c'est aujourd'hui le clinicien qui cherche à suivre le chimiste dans sa course, sur des chemins très variés, et l'étudiant s'essouffle pour se mettre au rythme de cette poursuite.

Vous avez, Monsieur, rappelé les mérites du Professeur Cristol et abordé avec une fine psychologie l'analyse de sa personnalité sensible et complexe.

Beaucoup d'entre nos Collègues, mieux que moi, pourraient rappeler des souvenirs qui témoignent, entr'autres, de sa générosité et de sa bonté.

Je ne citerai que deux faits, deux petits faits : ce sont souvent les plus fidèles reflets d'une époque ou d'un personnage.

Au concours d'Agrégation où il fut nommé en Physique Médicale mon Maître Lamarque m'a raconté qu'il manqua un instant se dérober à la grande Leçon Solennelle devant un Jury de Maîtres impressionnants dans cette ambiance qui donne le "tract" ; aux plus braves ; c'est Cristol qui, veillant sur son camarade, le poussa avec une vigueur très familière à l'entrée de la "Fosse aux ours" vers les fauves et ... le succès.

Plus tard au cours de ces épreuves de fin d'année si nombreuses et si lassantes pour un examinateur, et souvent par une chaleur lourde qui assoiffe, il n'hésita pas, à l'occasion, à interroger longuement lui-même tel ou tel candidat menacé par la sanction de jeunes collaborateurs, pour leur éviter les rigueurs d'une appréciation moins humaine.

Si peu "académique", vous venez de nous le montrer, Monsieur, le Professeur Cristol fut cependant Académicien, et pendant 32 ans, de 1938 à 1970.

Son savoir scientifique l'avait désigné à une place dans cette section des Sciences où se succèdent de brillantes et très diverses personnalités.

Il occupait le fauteuil N° VI, le vôtre maintenant, après six titulaires successifs depuis 1847.

Le premier Delile, Professeur à la Faculté de Médecine, avait été Membre correspondant de l'Institut.

En 1862, Lonjon lui succédait : il était Ingénieur des Ponts et Chaussées et vous ouvrait ainsi directement la voie, comme à ces hommes voués aux belles réalisations techniques dans le cadre des grandes fonctions de l'Etat, que vous représentez.

Six ans plus tard, en 1868, c'était un archéologue, Lérique de Monchy qui prenait cette place ; cette discipline, enseignée par les Sciences Humaines, étant

très complète, joue sur deux tableaux de l'Académie ; les Sciences et Lettres.

Vint ensuite Jourdain, Professeur à la Faculté des sciences qui en 1875 fut admis à ce fauteuil qu'il occupa seulement trois ans.

En 1878, Guignard était élu pour siéger pendant 24 années.

Enfin, en 1902, un homme que nous avons connu à la fin de sa vie, le Professeur Fonzes-Diacon, Doyen de la Faculté de Pharmacie, entra dans ce fauteuil qu'il devait honorer pendant 36 années ; c'est à lui qu'avait succédé Cristol.

Les activités et le caractère très personnel de Monsieur Cristol n'ont pas fait de lui un grand assidu de nos réunions.

Nous devons regretter que sa contribution aux travaux de notre Compagnie n'ait pas été plus abondante. Dans les archives rétablies par notre précieux Secrétaire Général, Monsieur Gaston Vidal, pour les 17 dernières années, nous trouvons, en 1960, une communication de Monsieur Cristol sur "l'efficacité du contrôle des sources d'eaux minérales", domaine où il avait acquis, à l'Institut Bouisson-Bertrand une grande expérience ; vous avez évoqué, tout à l'heure, Monsieur, vos rencontres avec votre Prédécesseur sur ce problème difficile de l'eau distribuée dans les villes en expansion.

Pour vous, Monsieur, je n'ajouterai rien aux propos et aux évocations colorées de Monsieur Sicard, sinon que notre Académie a déjà montré souvent le cas qu'elle fait des hommes d'action, faisant écho à Georges-Bernard Shaw qui disait si malicieusement, toujours caustique :

— "Ceux qui savent font, ceux qui ne savent pas enseignent"—

Je pense que dans notre Compagnie, tous nous savons et nous enseignons, aussi, chacun à notre manière.